

Transformation

Filière de master

Filière dirigée par Paul Landauer

Projet

Luc Baboulet

Julien Boidot

Mathieu Delorme

Anne Klepal

Paul Landauer

Frédérique Mocquet

Assisté par :

Hélène Battini

Séminaire

Fanny Lopez

Frédérique Mocquet

Assisté par :

Paul Bouet

Modes d'évaluation

- **Projet S7, S8, S9**

Jury final

- **Projet PFE S10**

Contrôle continu et rendu final

Seuls les étudiants ayant validé les unités d'enseignement des S7, S8, S9 et de PFE sont autorisés à se présenter à la soutenance.

- Soutenance publique des PFE (article 34-arrêté du 02 juillet 2005)

- **Séminaire S8**

1^{re} session : contrôle continu

2^e session : complément mémoire

- **Séminaire S9**

1^{re} session : rendu mémoire et soutenance

2^e session : complément mémoire et soutenance

Transformation

Profession de foi

Il est fort à parier que, dans les années à venir, la discipline architecturale – aussi bien que le métier d’architecte – ne seront plus guidés par l’élaboration d’un monde neuf. Non parce que les enjeux du monde actuel sont stables. Nous savons que c’est tout le contraire : l’impératif environnemental invalide un grand nombre des situations construites dont nous héritons et la probable crise climatique qui s’annonce ne fera qu’augmenter l’étendue de cette obsolescence. C’est là le paradoxe inédit dans lequel nous sommes désormais plongés : il faudrait construire un monde plus durable, moins obsolescent, mais nous n’avons plus les moyens de le faire. Il nous faut donc apprendre à transformer.

Le défi est d’autant plus grand que les territoires de l’abandon se sont étendus dans une proportion singulière ces dernières décennies. Nous avons aujourd’hui « sur les bras » une quantité impressionnante de situations délaissées, abandonnées, issues de la dévoration sans limite du sol par la modernité et l’économie mondialisée qui n’a cessé, de délocalisation en relocalisation, de redistribuer les cartes du monde et des lieux. Nous n’en sommes plus à l’usure « ordinaire » dont parlait Françoise Choay il y a 25 ans, ce « cycle universel de création/destruction »¹. La proportion entre l’obsolescence et l’utile s’est, depuis, largement inversée. L’abandon n’a cessé de gagner du terrain depuis la révélation des premières friches industrielles dans les années 1980 : « shrinking cities », « ghost cities », campagnes et villages dépeuplés, zones d’activités partiellement ou totalement abandonnées, vides au cœur ou en périphérie des quartiers, infrastructures de transport ou d’énergie obsolètes, immeubles vides ou sols sans usage dans des tissus denses et compacts, espaces vides au sein d’immeubles habités ou en activité, sans rien dire de tous les sites exposés ou ayant subi récemment une catastrophe naturelle, humaine ou guerrière. Ce sont ces territoires de la déshérence, du délaissement, de l’obsolescence et du risque que notre filière entend prioritairement travailler². Un champ immense et en constante progression dont il va être prioritairement question si on prend au sérieux – ce que nous proposons de faire – les dispositions des « SCoT facteur 4 »³

lesquels privilégient le recyclage de la ville sur elle-même et zéro hectare en extension urbaine ou du « moratoire *immédiat* et *absolu* sur l’artificialisation des sols » réclamé par Philippe Bihouix. Un champ d’autant plus vaste que ces paysages de désolation restent encore délaissés, pour la plupart, par la pensée et l’action architecturale et urbaine (dès lors qu’ils échappent, ce qui le cas dans la majorité des situations, aux objectifs de patrimonialisation). Il convient donc, pour commencer, de regarder ces paysages « dans les yeux », sans détour et sans céder aux sirènes de la ville et des quartiers (toujours plus urbains) que mettent en avant les élus et les professionnels.

Il n’est pas facile de sortir de ce principe d’espoir : le monde ne fonctionne plus tel qu’il est, fabriquons-en un autre ! Inquiets des effets de l’extension et de l’accélération, nous savons combien l’obsolescence est néfaste mais nous sommes encore peu disposés à bâtir avec les ruines – et non sur les ruines – du monde actuel. Et les pays émergents, qui souvent pratiquent depuis longtemps le recyclage, ne voient pas pourquoi il faudrait poursuivre cette économie du pauvre et se priver de ce à quoi ils aspirent depuis longtemps : un monde neuf, débarrassé des rebuts du monde ancien. La transformation nous amène donc à réactiver un imaginaire, celui justement de la *ruine*, lequel cristallise, depuis la Renaissance, la rêverie, la nostalgie et une certaine méditation sur le temps. A l’inverse du patrimoine, la ruine ne possède pas de valeur en tant qu’objet. C’est davantage l’effet qu’elle génère sur le

1. Françoise Choay, *L’allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, p.181.

2. Nous avons commencé dans le cadre du séminaire de la filière « Transformation » à explorer un inventaire de ces situations d’obsolescence.

3. « Axes de progrès pour un SCoT Facteur 4. Quels leviers locaux pour une agglomération post- carbone ? », Assises de l’énergie, Grenoble, 2011.

spectateur qui importe, ainsi que le suggère Louis Kahn avec son concept de « wrapping ruins around buildings ».

Une telle proposition ne pourrait-elle pas être renouvelée aujourd'hui avec les « vraies » ruines de la modernité, dès lors que l'on laisse aux objets ou aux paysages abandonnés du monde industriel, la possibilité de restituer une dimension sublime, comme en témoignent le Sesc Pompeia à Sao Paulo ou le Landschaftspark Duisburg-Nord dans la vallée de la Ruhr ?

Au-delà de la réactivation de l'imaginaire de la ruine, la transformation constitue aussi une manière singulière de renouveler les rapports entre le site et le programme, l'analyse et la conceptualisation, le gros et le second œuvre. Cette approche n'est pas inédite. A maintes reprises dans l'histoire, l'architecture s'est nourrie du thème de la transformation. Il n'est qu'à considérer le traité fondateur de Leon Battista Alberti, *De re aedificatoria*, dont le dixième et dernier livre (conclusif ?), intitulé « Restauration des bâtiments », constitue une belle méditation sur les rapports entre l'architecture et le temps ou, quatre siècles plus tard, l'œuvre d'Eugène Viollet-le-Duc, tout à la fois pratique dans le domaine de la restauration et théorique dans le domaine de la création architecturale. Cette manière concrète d'inscrire l'architecture contemporaine dans les traces du temps a profondément évolué au cours du XX^e siècle. Mis à part ceux directement engagés dans la préservation des monuments d'intérêt national (et ceux issus de l'école du classicisme structurel d'Auguste Perret), la plupart des architectes se sont peu préoccupés de l'obsolescence, que ce soit celle des bâtiments du passé ou de celle, future, de leurs propres réalisations. A l'exception notable du « Typical Plan » des immeubles de bureaux de la première moitié du XX^e siècle, rétroactivement conceptualisé par Rem Koolhaas et déployé, à partir des années 1960, de Superstudio au Métabolisme japonais, dans une série de projets intégrant une capacité d'évolution et de régénération. Confrontés à l'accélération persistante de l'obsolescence, de nombreux architectes continuent aujourd'hui de se préoccuper d'évolutivité, de composants, d'indétermination ou de réversibilité. La plupart d'entre eux en restent pourtant à la vision fondatrice d'un monde neuf, sans projet pour les situations d'obsolescence constatées ou héritées.

Les enjeux actuels de la transformation nous invitent donc à revisiter l'histoire de l'architecture bien au-delà de la période moderne. En attendant une telle exploration, pour le moins ambitieuse, nous proposons de nous appuyer sur la « jurisprudence » de trois tendances nées au tournant des années 1970 et 1980. Il s'agit de « l'architecture analogue » telle que conceptualisée par Aldo Rossi et qui continue d'influencer nombre d'architectes greffant leurs œuvres sur un existant (de Caruso & Saint-John à Miroslav Sik) ; de

« l'architecture comme modification » telle que proposée par Vittorio Gregotti, démarche fondée sur une connaissance et une révélation des sites et qui trouve des prolongements jusque dans le « landscape urbanism » ; et du « projet local » d'Alberto Magnaghi, dont les épigones sont nombreux en cette période de décroissance volontaire, de Rural Studio aux collectifs actuels Encore Heureux ou Rotor. Ces traditions récentes de l'architecture, dont nous pouvons retracer les permanences et les évolutions bien au-delà de l'Italie où elles sont nées, constituent le cadre historique et théorique de notre filière. Etrange association diront certains. Quoi de commun, en effet, entre ce passionné des villes et de l'histoire qu'était Rossi, ce fervent défenseur des territoires et de la géographie qu'est encore Vittorio Gregotti et ce militant de l'écosystème régional qu'incarne Alberto Magnaghi ? Nous proposons trois lignes de convergence, qui constituent le socle commun sur lequel travailleront les enseignants et les étudiant.e.s de la filière :

- Une attention particulière accordée à la description, dans une perspective de rapprochement entre la réalité des situations construites et leurs représentations mentales et non de simple inventaire et de mise en ordre typologique.
- Une mise en perspective de la mémoire des lieux – qui ne se confond pas avec le « génie » des lieux –, pouvant (re)mettre en jeu des notions comme la ruine ou le sublime.
- Une réévaluation des procédés constructifs sous l'angle de la filière de matériaux et/ou de savoir-faire (économie de moyens, recyclage...) et de notre capacité à générer des sens nouveaux à partir de matériaux et d'objets existants.

L'injonction au recyclage et à la transformation du monde tel qu'il est doit nous amener à reconsidérer l'histoire et les ressorts de notre discipline, à faire retour sur les limites et spécificités de nos modes de pensée et d'action. A ce titre, notre filière « Transformation » entend davantage se tourner vers le futur que vers le passé. En s'engageant dans une vision volontairement prospective, nous visons le dépassement des démarches actuelles de rénovation patrimoniale ou de réhabilitation. Démarches souvent restrictives qui contribuent, pour une large part, à repousser toujours plus loin la construction de nouveaux quartiers, aggravant de fait les phénomènes de mitage et de dépense énergétique. Il s'agit bien ici d'ouvrir le jeu des alternatives entre démolition, reconversion ou conservation et d'élaborer, dans une démarche à la fois rationnelle et holistique, les scénarios les mieux adaptés au devenir du monde « dans ses murs ». Car la perpétuation de notre modèle extensif, ne fut-ce que partiel, ne pourrait qu'accélérer l'écocide auquel nous œuvrons déjà. Et nous aurons grandement besoin d'architecture pour traverser les turbulences qui s'annoncent.

Transformation

Organisation générale

La filière de master se positionne comme un laboratoire de recherche autour des questions liées à la transformation. Partant de l'hypothèse que la transition énergétique et environnementale va nous amener de plus en plus à construire avec l'existant, à recycler ou réemployer le déjà-là, son objectif est double : explorer et alimenter la connaissance des constructions et des territoires abandonnés, abîmés et pollués dont nous héritons ; identifier, dans la longue histoire des œuvres et des idées architecturales les « jurisprudences » susceptibles de nourrir une approche sur les matériaux, les méthodes de construction et l'occupation des territoires dès lors que l'architecture doit continuer ou s'insérer dans une situation déjà construite.

Relations séminaire-projet

Le séminaire n'a pas été conçu comme un simple espace d'une distanciation réflexive par rapport au projet mais bien plutôt comme un lieu d'exploration d'outils de connaissance, de représentation, d'histoire et de théories, dans un constant va-et-vient avec le projet. Nous proposons ainsi de mettre à profit les modes de représentation du projet dans les mémoires et, réciproquement, de faire de l'écriture un des outils de représentation du projet. Une investigation particulière portera les modes de description des vastes territoires de l'obsolescence et de l'abandon qui constituent le terrain d'investigation privilégié de la filière.

Premier semestre commun au S7 et au S9

Le cycle du master Transformation démarre avec un atelier réunissant les étudiant(e)s de quatrième et les étudiant(e)s de cinquième année. Les premier(ère)s acquerront les savoirs et les compétences spécifiquement liés la transformation tandis que les second(e)s seront à amener à consolider leurs connaissances tout en transmettant ce qu'ils ont appris à ceux de quatrième année avec lesquels ils formeront des groupes de projet. Cette synergie contribuera au caractère collectif que nous souhaitons développer au sein de la filière, les étudiant(e)s étant encouragé à développer, au cours du cycle, leurs propres problématiques dans le champ de la Transformation.

Mention recherche

Les explorations du séminaire et des ateliers de projet ont vocation à nourrir des thèmes de recherche autour de la transformation. Les étudiant(e)s sont encouragés à développer leurs problématiques

personnelles dans le cadre d'un mémoire de mention recherche, laquelle s'élaborera durant le S10 et sera présenté conjointement avec le PFE. Depuis l'an dernier, les étudiant(e)s ont la possibilité d'élaborer cette mention recherche à partir de leurs mémoires de master ou bien en lien avec leurs sujets de PFE.

Chaque année, un territoire commun aux trois ateliers de projet

Le caractère collectif du travail de Transformation est également assuré par une unité de lieu. Chaque année, l'atelier commun S7/S9, l'atelier S8 et l'atelier S10 (PFE) prennent ainsi appui sur un même territoire, ville moyenne française et/ou zone en déshérence. Au-delà des synergies qu'il suscite entre les étudiant(e)s et les enseignant(e)s, le choix chaque année d'un territoire commun contribue également au développement et à l'accumulation de connaissances sur les situations d'abandon. Nous avons ainsi successivement travaillé sur les villes du Mans, d'Amiens et de Blois, sur la ville nouvelle de Marne-la-Vallée et un archipel de bourgs dans l'Yonne. Nous travaillons cette année dans le parc des Pyrénées Catalanes

Liens avec l'École de paysage de Blois

Dans la perspective d'une exploration des connaissances et des outils qu'appellent aujourd'hui l'ampleur des territoires abandonnés, Transformation constitue un filière privilégiée pour accueillir les étudiant(e)s souhaitant acquérir un double diplôme architecte et ingénieur-paysagiste, dans le cadre du partenariat récemment mis en place entre l'École d'architecture de la ville et des territoires Paris-Est et l'École Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage de Blois.

Transformation

Séminaire (S8, S9)

Les imaginaires de la transformation

Séminaire /

Paul Bouet, Fanny Lopez et Frédérique Mocquet

L'enseignement de séminaire poursuit parallèlement deux buts : l'apprentissage des outils et méthodes de la recherche en architecture et l'approfondissement d'une réflexion à la fois collective et personnelle sur un thème donné lié aux problématiques de la filière Transformation. La recherche est ici entendue non comme une activité accessoire commentant la discipline ou l'enrichissant depuis l'extérieur, mais comme une forme spécifique de production de l'architecture (et de questionnement de celle-ci), en prise avec les diverses formes de pratiques du métier. L'enseignement est dispensé dans un séminaire qui est un espace d'apprentissage de la recherche, de mise en commun et de confrontation des réflexions. Il est animé par plusieurs enseignants-chercheurs, autour d'un thème ou d'une démarche disciplinaire. Les séances comprennent des conférences, des temps collectifs d'exposés et des travaux dirigés. Les débats permettent de générer des échanges sur les thématiques de la filière, d'aborder les problèmes d'écriture, de représentation graphique, de sources documentaires, de bibliographie, et d'inciter les étudiants à la lecture et la découverte d'œuvres qui alimenteront leur réflexion et développeront leur sens critique.

Déroulé général et attendus

L'enseignement a lieu sur deux semestres, en S8 et S9. Le S8 engage diverses formes de réflexions collectives et se clôt par un rendu intermédiaire permettant de mesurer l'avancement des apprentissages et de la recherche personnelle. Le S9 précise par un encadrement personnalisé le travail de recherche, jusqu'à son évaluation par une soutenance devant un jury.

Le rendu intermédiaire du S8 est une version V1 du mémoire.

Le rendu final du S9 est le mémoire, qui se compose d'un texte respectant les règles académiques indiquées d'environ 60 000 signes, comportant a minima une introduction, un développement, une conclusion et une bibliographie.

Les imaginaires de la transformation

La profession de foi de la filière Transformation nous enjoint à transformer les imaginaires autant que les territoires ou les objets. Le séminaire propose dans un même mouvement d'explorer dans l'histoire et l'actualité des territoires et de l'architecture des situations d'obsolescence et leurs perspectives de transformation, tout en renouvelant les cadres, méthodes et récits de la discipline. Le séminaire interroge pour cela l'imagination et l'imaginaire comme expressions, outils, agents et corpus spécifiques de l'architecture, de l'urbanisme, de l'ingénierie et du paysage. Dans une logique rétrospective aussi bien que prospective, il prend au sérieux l'injonction de la philosophe Donna Haraway qui

affirme l'importance des représentations et des récits comme réservoirs de référents culturels, d'imaginaires projectifs et d'opérations de transformation.

Le séminaire acte l'obsolescence des grands récits structurants tout en reconnaissant l'architecture comme productrice et actrices des représentations et histoires des territoires, des villes, des ressources, des matériaux, ou encore des techniques. Il encourage ainsi à imaginer de nouveaux récits potentiels. Ce faisant, il invite à considérer l'architecte comme un intellectuel, un faiseur d'imaginaires et un faiseur d'histoires pleinement engagé dans les enjeux contemporains. Penser l'architecture par l'imagination ne consiste pas à prendre le problème par sa périphérie ou son extérieur, bien au contraire.

L'imagination n'est pas à ce qui est à côté de la réalité des situations, des sites et des projets : elle est un matériel et un agent central de la réalité. Les architectes, urbanistes et paysagistes travaillent et affinent leur imagination, cultivent leur regard et leurs points de vue lorsqu'ils conçoivent un projet. Les représentations visuelles et textuelles, ainsi que les récits, interagissent sans cesse avec le projet puisqu'ils peuvent en être à la fois les embrayeurs, les agents et les résultats. L'imaginaire d'un projet est donc ce qui l'a nourri, le milieu dans lequel il s'inscrit, et ce qu'il constitue.

Cette thématique constitue ainsi une entrée pour investiguer les héritages et les actualités d'une architecture de la transformation : De quels imaginaires et récits de la modernité hérite-t-on ? Quels imaginaires de l'architecture, des territoires, du vivant, de la technique, des matériaux certains architectes inventent-ils aujourd'hui pour penser une architecture de la transformation ? Quel rapport de référence, d'émancipation, de critique, ces imaginaires instaurent-ils avec le réel et ses ruines ? Dans quelle mesure et comment les récits sont-ils des outils du projet de sa médiation ?

Nombre d'heures

S8 – 64

S9 – 64

Nombre d'ECTS

S8 - 8 ECTS non compensables par séminaire

S9 - 13 ECTS non compensables par séminaire

Transformation

Projet S7/S9

Figures de la transformation

Atelier /

Luc Baboulet, Hélène Battini, Julien Boidot et Anne Klepam

Le premier semestre est consacré à un atelier regroupant S7 et S9. L'objectif de cet atelier est d'initier les étudiants de quatrième année aux connaissances théoriques et aux savoir-faire qui sont propres à la transformation et de consolider ces aptitudes auprès des étudiants de cinquième année. La transformation nous oblige en effet à considérer les acquis de la licence au travers du filtre spécifique de la confrontation à une situation déjà constituée. Cela implique tout à la fois de savoir regarder – et d'identifier les potentialités des existants –, de savoir construire – sous une forme qui articule la consolidation et l'édification – et de savoir représenter – en sachant distinguer la matière construite dont on hérite des continuations ou insertions que l'on propose.

Organisation générale

Le programme est organisé en cinq phases à la fois indépendantes et liées : les quatre premières mettent l'accent sur des savoirs, des procédures et des compétences spécifiquement liées à l'idée de transformation, qu'il est indispensable d'acquérir. Elles feront l'objet d'autant de rendus intermédiaires concrétisés par des documents spécifiques. La dernière phase, le rendu final, entend réunir ces savoirs et compétences dans un projet qui les cumule tous. Chacune de ces phases sera accompagnée de « cours-outils » destinés à éclairer tel ou tel aspect de la transformation, qu'ils soient de nature pratique et centrés sur une question particulière (représentation, construction, etc.), ou de nature plus théorique et plus générale (les raisons, enjeux et implications des décisions architecturales). La première phase – une phase d'analyse et d'étude d'exemples existants – n'est pas située ; les suivantes sont situées dans le territoire que nous avons choisi d'explorer (l'Yonne). Les étudiants S7 et S9 travailleront ensemble, par groupes « verticaux ».

Le travail analytique

L'objectif de cette première phase est de saisir les enjeux, les techniques et les problèmes particuliers qu'engage l'idée de transformation. En effet, le fait de construire dans, sur ou avec le déjà construit mobilise d'une part des savoirs et savoir-faire spécifiques (les questions techniques et constructives y sont en partie soumises aux caractéristiques de l'existant), et d'autre part une attitude spécifique (la position qu'on choisit d'adopter par rapport à celui-ci). Pour saisir ces deux points, nous nous attacherons à étudier un certain nombre d'exemples de transformation intéressants (une vingtaine) qu'on abordera par l'observation, le re-dessin et l'analyse. Ils seront classés en fonction des attitudes transformatrices qu'ils mobilisent, selon une progression typologique allant des plus « fusionnelles » aux plus « tensionnelles » : la transformation consistant à projeter dans le futur un certain rapport entre passé et présent, les modalités de ce rapport – et en particulier le degré (et le type) de continuité ou de rupture que nous choisissons d'établir avec l'existant est en effet central.

Le travail en situation

Les trois phases suivantes semblent s'enchaîner selon la logique spatiale classique de « l'emboîtement des échelles », de la plus englobante (le territoire) à la plus détaillée (les ambiances, les détails). En réalité il s'agit ici d'échelles de temps, plutôt que d'espace : du point de vue de la transformation, tout espace se caractérise par son rapport au temps. La question centrale devient alors celle de l'identité des lieux (paysages, écosystèmes, espaces ouverts, bâtiments) à travers le temps, et de leur plus ou moins grande capacité à accueillir le changement sans perdre la mémoire de cette identité. C'est de ce point de vue que les phases s'enchaînent :

- d'abord les lieux et les territoires, parce que ce sont eux qui se transforment le plus lentement. Ce sont les grandes lignes de la géographie, de l'écologie, des sols et des paysages qui confèrent aux lieux leur identité la plus stable, bien que celle-ci soit désormais de plus en plus menacée (tout le travail de l'architecte transformateur est justement d'en assurer la durabilité, cf. Vittorio Gregotti). Le projet (bâtiments, espaces extérieurs, paysages) sera donc considéré ici dans sa dimension publique : sa visibilité, son accessibilité, la manière dont il transforme morphologiquement, pratiquement et socialement le lieu dans lequel il s'insère. Le travail comprend deux phases distinctes, mais non séparées : d'une part, une reconnaissance des lieux afin de saisir au mieux ce qui fait leur identité (écologique, morphologique ou matérielle, historique, sociale et culturelle : les critères d'identité étant très variables, il sera utile d'en dresser une typologie sommaire) ; d'autre part, une évaluation, testée par maquettes et documents graphiques, de l'impact sur cette identité des transformations envisagées.

- ensuite, de la structure au programme - un ordre qui correspond lui aussi à des échelles de temps. Nous commencerons par la première pour deux raisons : d'une part, parce que le système structurel d'une construction - c'est-à-dire la nature matérielle et l'ordonnement de ses parties les plus solides - détermine largement son endurance et sa perdurance ; d'autre part, parce que c'est elle aussi qui, par les mesures fixes qu'elle donne aux espaces, leur confère leur plus ou moins grande (in)détermination programmatique et leur capacité d'accueil - c'est-à-dire leur transformabilité. Cette phase se décompose en deux parties successives, distinctes mais liées. La première s'attache à la dimension la plus durable des bâtiments et constructions : leur structure. Celle-ci est entendue dans ses deux grandes acceptions : au sens littéral, c'est la structure matérielle en tant qu'elle contraint physiquement les usages et les programmes qui entendent s'y insérer ; dans un sens plus métaphorique, c'est la façon dont elle organise l'espace (mesure, rythme, module, orientation...), et qui

permet de parler d'espaces (plus ou moins) structurés - tout comme on parle d'un discours ou d'une pensée (plus ou moins) structurés. La seconde s'attachera au choix d'un programme dont on pourra faire valoir la cohérence vis-à-vis de la structure existante, en fonction des contraintes (impossibilités) que celle-ci impose, et des opportunités (virtualités) qu'elle offre. Aller de la structure vers le programme, et non l'inverse (voir remarque préliminaire), permet de saisir que tout bâtiment ne se prête pas à tout programme (réciproquement : tout programme ne convient pas à tout bâtiment), et que toute forme construite instituée par elle-même un ordre qu'il s'agit de comprendre, afin d'en déplier les virtualités pour aujourd'hui.

- Enfin, la matérialité et les atmosphères intérieures (Peter Zumthor, Gernot Böhme). C'est la dernière des dimensions en termes d'échelle temporelle, puisqu'elle est susceptible d'être soumise à des changements fréquents ; mais c'est aussi la première en termes d'expérience et de perception, celle qui affecte directement notre vie quotidienne relation en conditionnant notre relation immédiate à l'espace. Par matérialité, nous n'entendons pas ici la matière physique en tant qu'elle contraint nos actions (voir ci-dessus « de la structure au programme »), mais la matière sensible perçue et vécue, qui conditionne les atmosphères de la vie quotidienne : textures et surfaces en tant qu'elles conditionnent notre rapport à l'espace par le biais des différents sens, non réduits à la seule perception visuelle. Quant à l'atmosphère, on l'envisagera, comme la structure, selon deux acceptions : l'une, littérale, est le climat interne, avec sa face sensible (confort thermique en particulier) et sa face écologique (performances énergétiques), qui dépend des qualités techniques évoquées à l'instant (isolation, ventilation, etc.) ; l'autre, plus métaphorique, est l'ambiance, qui rejoint la matérialité sensible évoquée ci-dessus.

La cinquième et dernière phase ne s'attache à aucune échelle temporelle en particulier, mais les rassemble toutes. Elle cumule les réflexions précédentes et les synthétise en une proposition complète. La dernière phase est entièrement consacrée au rendu. Il s'agit de cumuler les résultats des phases précédentes, en revenant sur les documents déjà rendus pour les mettre à jour et les synthétiser en un projet final.

Nombre d'heures

140

Nombre d'ECTS

Projet S7 - 14 ECTS non compensables

Projet S9 - 13 ECTS non compensables

Transformation

Projet S8

Sublime recyclage

Atelier /

Anne Klepal et Paul Landauer

L'objectif de l'atelier de projet est d'explorer une situation emblématique de déshérence, d'identifier les ressources spécifiques d'un territoire a priori sans qualités et d'élaborer une démarche de projet adaptée à ses capacités organisationnelles et matérielles, sans avoir recours aux programmes de croissance de la ville dense. Les étudiants travailleront tous sur un même secteur parc des Pyrénées Catalanes. Leur objectif sera de développer des interventions minimales (de l'ordre d'un million d'euros) mais à effet maximal sur la transformation du territoire.

Nombre d'heures

140

Nombre d'ECTS

Projet S8 - 8 ECTS non compensables

Transformation

Projet de fin d'études (S10)

Atelier /

Luc Baboulet, Julien Boidot, Mathieur Delorme
et Paul Landauer,

Le projet de fin d'études se déroule sur le même site que les projets S7/S9 et S8. Les étudiants sont amenés à développer individuellement leurs propres sujets et problématiques. Ces projets doivent construire un récit cohérent qui traverse les échelles, lesquelles vont du territoire au détail de construction. Les étudiant(e)s ont la possibilité de réaliser un mémoire de mention recherche permettant d'approfondir d'un point de vue théorique un aspect du projet, que celui-ci relève du processus de conception, de la forme ou de la représentation.

Nombre d'heures

140

Nombre d'ECTS

Projet S10 - 20 ECTS non compensables

Soutenance - 10 ECTS non compensables